

Préambule : le débat en cours autour des prénoms incite à la plus grande prudence car on sait où cette intrusion dans l'intime commence, mais on ne sait pas où elle s'arrête. Et puisque ce sont surtout les prénoms arabes qui agacent, un regard rapide sur leur fonctionnement mérite probablement le détour.

Les prénoms arabes

Le système classique d'identification des personnes comprenait plusieurs éléments :

- une *kunya*, souvent composée de *Abou* (pour les hommes) ou de *Umm* (pour les femmes) suivi d'un *ism* (prénom), celui du fils aîné, ou, à défaut, mais c'est rarissime, de la fille aînée ; attention ici à une possible confusion : quand le prénom du fils aîné porte la marque du féminin, la *tâ' marbûta*, il s'agit d'un prénom masculin. Par exemple : *Usâma* ; en revanche, si l'on rencontre un *Abou Salma*, il n'y a pas de doute possible, *Salma* étant forcément une fille ;
- un *ism*, prénom par excellence. Mais celui-ci s'emploie par extension aussi pour le nom de famille quand il l'emporte comme identifiant ; pour évoquer l'attribution d'un prénom, on emploie le verbe *sammâ yusammî* et l'expression de *ism^{um} alâ musammâ* convient bien pour louer un bon choix (*le bien nommé*) ;
- un *nasab*, référence généalogique, composée de *ibn* ("fils de", pour les hommes) ou de *bint* ("fille de", pour les femmes), suivi du *ism* du père ou d'un ancêtre ;
- une *nisba*, rappelant une origine tribale (*at-Tamîmî*), clanique (*al-Hâshimî*), géographique (*al-Baghdâdî*), professionnelle (*al-Khayyât*), etc. ; c'est un adjectif de relation (terminaison en *î* pour le masculin et de *iyya* pour le féminin).

Un surnom *laqab* (titre) ou *shuhra* (renommée ou surnom courant) pouvait venir s'y ajouter. Il s'agit en général d'un deuxième adjectif attribuant une qualité particulière au personnage.

Ce système, qui ne concernait en réalité que les personnages bénéficiant d'une certaine renommée, même modeste, sauf rares exceptions, n'est plus en usage aujourd'hui. Cependant il nous explique l'origine de quantité de prénoms. En effet, de très nombreux *kunya-s*, *nasab-s*, *nisba-s* ou *laqab-s* sont devenus des prénoms courants aujourd'hui. Certains prénoms sont par ailleurs nés de la simplification d'une appellation composée. L'usage commun en retient un élément. Par exemple *Salah* vient de *Salahuddin* (Saladin) . Le modèle *Abdulkarim* donne de nombreux prénoms comme *Kadir*, *Karim*, *Hamid*, *Majid*, etc. Des prénoms comme *Kulthoum*, *Nour*, *Huda*, *Hussam*, *Sayf*, *Baha'*, etc., viennent tous d'une appellation composée. Par ailleurs, les surnoms des califes abbassides (750-1258) ont fourni nombre de prénoms très courants : *Mansour*, *Rachid*, *Wathiq*, *Maamoun*, *Amin*, *Nassir*, etc.

De même, en Irak, les surnoms des imams chiites duodécimains ont-ils inspiré quelques prénoms prisés chez les chiïtes, mais aussi parfois chez les sunnites : *Zayn Alaabidin, Baqir, Sadiq, Kadhim, Rida, Hadi, etc.*

Actuellement dans le monde arabe, on trouve essentiellement deux usages :

1. On identifie une personne par une suite de trois prénoms : le sien, suivi de celui de son père, puis de celui du grand-père paternel ;

Exemple : Ismaël Ibrahim Abdullah.

Mais dans l'usage courant, on se contente des deux premiers, contrairement à l'usage dans les documents officiels tel le passeport.

2. On retient deux termes : le *ism* et le *laqab* (en guise de nom de famille).

Exemples : Farid Alatrache (chanteur libano-égyptien), Abdulfattah Al-Sissi (actuel président égyptien).

Naturellement, une différence sociologique de taille existe entre les deux systèmes. Et quand un pays décide de changer de système, ce n'est jamais anodin. Logiquement, si l'on veut renforcer l'esprit citoyen, on aurait intérêt à effacer le nom qui rappelle l'origine tribale, par exemple, mais parfois cela permet de cacher à l'opinion publique des liens de parenté entre décideurs. Imagine-t-on un cabinet des ministres en France dont la moitié des membres s'appelleraient M. ou Mme Martin ? Et un Sénat dominé par les Durand ? Si cela devait se produire un jour, peut-être que le système ternaire serait-il la solution et nous aurions en France des ministres qui s'appelleraient Jean Michel Bernard ou Michèle Bernard Claude, etc. Espérons que non.

Prénom ou surnom ?

Dans cet ouvrage, il sera uniquement question des *ism-s* (prénoms) en vue d'avoir une première idée de leur usage, actuel ou ancien, de leur sens précis ou induit, de leurs particularités, de leur origine et de leur évolution... Et qu'y a-t-il de mieux pour engager la conversation avec un Arabe que de discuter du sens de son prénom ! Mais la question finit toujours par se poser : est-ce un prénom ou un surnom ? Prenons le cas de *Saladin*. Ce dernier est mort en 1193. Pourtant, personne au 12^{ème} siècle ne se prénommaient ainsi, ni même Saldain lui-même. Et pour cause : c'était un titre honorifique. Il s'appelait en réalité *Youssuf*. Mais avec les siècles qui passent, le surnom passe prénom. Et ce n'est qu'un exemple. Cela veut dire aussi que l'on peut appliquer cette règle à d'autres surnoms, bien anciens, pour ne pas créer d'ambiguïté. Et si le système passe chez les Français, des noms deviendraient prénoms, et on aurait bientôt des bébés qui s'appelleraient : Châteaubriand, Lamartine, Montesquieu, Rimbaud, Voltaire, Devinci, Leconquérant, Sansterre, Lebel, etc.

Le sens inévitable ?

Ce qui est commun aux prénoms arabes, c'est la présence d'un sens. Celui-ci peut être immédiat, quand il s'agit d'un vocable courant, tel un adjectif qualificatif, soulignant une qualité durable, un participe présent de la forme I, un nom verbal, un substantif désignant une fleur, un animal, un objet, voire une tribu arabe... Il

peut aussi être vague, voire très vague, rappelant une racine connue mais avec une forme peu commune. Il peut aussi être ouvert, multiple. Prenons par exemple le cas de *Sami*. On peut y voir un adjectif tiré d'un participe présent, celui du verbe *samâ yasmû* (s'élever). Le prénom signifierait dans ce cas "élevé" ou "haut" ou "sublime". Mais on peut aussi bien penser au fils de Noé et imaginer le sens de "sémitite". Espérons qu'à la lecture de la totalité de cette présentation les choses seront un peu plus claires !

Vous avez dit «arabe» ?

La fréquence chez les Arabes d'un certain nombre de prénoms bibliques, mais aussi iraniens, turcs et, de nos jours, européens, fait oublier l'origine étrangère à la langue arabe. Leur popularité ne vient donc pas du sens immédiat du prénom, mais de ce qu'il véhicule comme considérations culturelles ou religieuses ou tout simplement de la sonorité qui le caractérise. Inutile donc d'y associer un sens perceptible par les Arabes. Nul ne saurait spontanément donner la signification de : *Ibrahim, Ismaël, Yacoub, Ishaq, Daoud, Fayrouz, Zakariyya, Maryam, Nouh, Aazd, Aaram, Shéhérazade, Shirin, ou encore Youssuf*.

Musulman ? Seulement ?

Dans une société multiconfessionnelle, il y a parfois des barrières infranchissables qui empêchent notamment les alliances matrimoniales. Les prénoms, eux, deviennent alors des ambassadeurs de paix et d'amitié. Tout un ensemble de prénoms à l'allure universelle se déploient à cet effet. Cela n'a pas de couleur d'appeler son fils *Karim* (généreux). Mais si l'on veut se rapprocher un peu de l'autre, sans trop lui ressembler, d'autres options se présentent. On modifie un prénom en l'adouçissant sous forme de diminutif, ou en y accolant le suffixe «i». Ainsi trouvera-t-on des chrétiens qui s'appellent *Abboud* ou *Abbou* (venant de *Abdullah*) ou *Saffou* (de *Mustapha* qui est un surnom répandu de Mahomet), voire même *Hammou* ou *Hammaoui* qui rappelle clairement *Muhammad*. C'est un peu une réponse amicale à l'usage si courant chez les musulmans de *Iyssa* (Jésus) et de *Moussa* (Moïse).

Pourquoi faire simple ?

La majorité des prénoms se limite à un mot, tel que *Jamil* (Beau), *Sabir* (Patient), *Nour* (Lumière), *Farid* (Unique), *Warda* (Rose), *Salim* (Saint et sauf), *Amal* (Espoir), *Jamal* (Beauté), *Rim* (Gazelle), *Fouad* (Cœur), *Murad* (Désiré), etc. Mais, à l'instar des Français, les Arabes aiment parfois faire compliqué. Les prénoms composés sont dès lors légion : les 99 attributs connus de Dieu, par exemple, précédés du terme *Abd* (serviteur) permettent aux plus croyants de faire le «bon choix». Les 40 attributs du Prophète aussi, précédés de Son prénom *Muhammad*, augmentent encore cette liste de noms vénérables. D'autres artifices permettent d'enrichir davantage cette catégorie.

Avec ou sans l'article ?

Il est frappant d'entendre les paysans français employer l'article devant un prénom : *le Michel, la Bernadette...* Cet usage existe aussi chez les Arabes. Dans les premiers siècles de l'Islam, on se prénomrait

Alhassan, Alhussayn, Almurkhtar, Alzubayr, etc. Vu l'aura de la plupart de ces références, l'usage a fait disparaître l'article par la suite. Par exemple, *LE Husayn*, devient (UN) *Husayn*. Une humilité qui s'impose sans doute aux yeux des croyants. Mais l'usage ancien a laissé des traces. Dans la péninsule arabe, notamment, on trouve bien des *Alabdullah* à côté de *Abdullah*. Au Maghreb, souvent l'article est réduit à la seule lettre «L». C'est une particularité régionale d'ailleurs : *Larbi*, *Lahssin*, *Lakhal*, *Loucif*, etc. Mais en Orient, il arrive souvent que l'article se manifeste dans le nom de la tribu seulement quand ce nom est aussi un prénom par ailleurs. Et l'on pourrait théoriquement se trouver face à un *Abdullah Alabdullah* ou un *Muhammad Almuhammad*.

Interdits !

Contrairement à la situation passée en France, aucune loi ne restreint le choix des prénoms chez les Arabes, hormis les us et coutumes. Mais il n'est pas question de franchir certaines lignes. Personne ne pourra s'appeler *Allah* (Dieu), ou *Nabi* (Prophète), ou encore *Shaytan* (Diable), voire *Jahim* ou *Jahannam* (Enfer) ! On n'osera pas non plus redonner vie au prénom *Abou Lahab*, porté jadis par un oncle du Prophète farouchement polythéiste et qu'un verset coranique maudit pour toujours.

D'autres frontières sont difficiles à franchir : les prénoms qui rappellent clairement une appartenance religieuse sont peu «exportables» d'une communauté à une autre. On ne trouvera pas un musulman se prénommant *Mikhâ'il* (Michel), ou *Hisqayl* (Eschéel), pas plus un chrétien ou un juif s'appelant *Muhammad* ou *Ali*. Il faut aller en Amérique centrale pour trouver de fervents catholiques s'appelant *Omar*, *Ismaël*, *Fatima*, *Raheem*, *Usain*, *Khadija*, etc. Les noms bibliques, très prisés par ailleurs, posent parfois problème. Là où les Français n'hésitent peut-être pas à appeler leur fils *Abel*, les Arabes y voient un mauvais augure. De même Caïn rappelle-t-il une action maléfique. Cela dit, il arrive que, par superstition, certains parents, accablés par la mort de plusieurs nouveaux-nés, «enlevés» par l'Ange de la mort *Izra'ïl*, choisissent un «prénom» assez repoussant pour dégoûter même l'ange impitoyable. Naturellement, une fois le danger passé, cette marque infâme, souvent sujet de plaisanterie, est effacée au profit d'un joli prénom, et l'administration ne refuse normalement pas une demande en ce sens car les raisons qui la motivent sont connues de tous. Il n'est pas exclu toutefois qu'à la place d'un sentiment de honte surgisse une croyance ferme en une *baraka* certaine et durable liée au prénom. Un célèbre vendeur de boissons rafraîchissantes de Bagdad, qui affichait avec fierté son prénom au-dessus de sa vitrine, s'appelait *Zibâla* (*Pèlerin Ordure*) ! Même réflexe par la hantise d'être enviés. Un prénom repoussant est une bonne défense. Et si le nouveau-né est un garçon, la menace du "mauvais œil" augmente. On lui donnera alors un prénom de garçon, mais on l'appellera les premières années par un diminutif à l'apparence féminine. On laissera même pousser ses cheveux quelques années. Un *Ahmad* ou un *Mahmoud* par exemple pourrait bien être appelés pendant quelque temps *Humayda* ou *Hammouda* !

Il y a cependant un prénom que personne n'osera donner à son fils, qu'il soit athée, superstitieux, traditionaliste : jamais on n'osera appeler son fils *Juha* ! Même si l'on est cruel, si on veut se venger de la

maman ou de la vie. Car avec un tel prénom, et le surnom qu'il génère pour le père *Abou Juha* et celui pour la mère *Umm Juha*, on est certain que la famille sera la risée de toute la cité, et le pauvre enfant risque de finir vieux garçon, car à ce fameux *Juha*, personnage imaginaire, la tradition attribue nombre de pitreries. Cela étant dit, rien n'interdit à une vedette du showbiz, soucieux de créer le buz, de prendre *Juha* comme nom de scène. Mais là, il faudrait être vraiment talentueux.

Vous avez dit étrange ?

Certains prénoms pourraient paraître étranges. C'est sans doute le signe d'une fonction sociale. Peu prisés dans les villes, mais répandus chez les bédouins et les paysans. Nom d'animal féroce ou insatiable, d'objet tranchant ou susceptible de blesser, d'attitude sévère annonçant une capacité de se défendre qui doit faire réfléchir les éventuels agresseurs. Un proverbe ancien dit «les prénoms de nos enfants sont un message à l'intention de nos ennemis». C'est un *Chujaa* (Courageux), *Muqâtil* (Combattant), *Muhârib* (Guerrier), *Thuban* (Gros serpent), *Khanjar* (Poignard), *Zhâlim* (Injuste), etc. Un message au monde extérieur est l'explication la plus probable. Mais c'est une considération parmi d'autres. Parfois, cela révèle des tensions au sein du clan ou de la famille. Pour marquer la rupture avec cette dernière, il n'y a pas mieux que de donner au nouveau-né le prénom du pire ennemi du clan.

La transmission d'un prénom

Une règle générale, de moins en moins respectée de nos jours, veut que le fils aîné porte le prénom de son grand-père paternel. De même la fille aînée portera-t-elle le prénom de sa grand-mère, toujours paternelle. Mais il est très courant de chercher un modèle, dans la famille ou ailleurs, et de donner son prénom à l'enfant dans l'espoir qu'il lui ressemblera une fois adulte ou du moins qu'il essaiera de s'inspirer de son exemple. Aujourd'hui, on ne trouvera *a priori* pas de famille arabe attribuant, à l'américaine, le prénom du père à l'un de ses fils. Mais cette pratique existait jadis. Le biographe Ibn Khallikan (m. 1282) indique une dizaine de personnalités s'appelant *Muhammad fils de Muhammad fils de Muhammad* et un *Wahab fils de Wahab fils de Wahab*. Mais le phénomène semble limité. Cela reste cependant un point qui mérite enquête et analyse pour voir s'il s'agit d'un usage marqué socialement ou géographiquement.

Un prénom qui en appelle un autre

Le poids de certains personnages historiques ou religieux crée une attente précise. Pour un *Muhammad* (à l'instar du Prophète) on prévoit un fils aîné se prénommant *Qassim* (ou *Alqassim* ou *Jassim*), pour un *Ali*, un fils s'appelant *Hassan* ou *Hussayn*, pour un *Ibrahim* un *Ismaël*, etc. Il est même d'usage d'attribuer un surnom à chaque jeune homme, si son prénom s'y prête, pour préfigurer son futur mariage et la naissance de son «fils aîné». Un *Yassir* sera surnommé *Abou Ammar*, un *Walid* aura le surnom de *Abou Khalid*, un *Muaawiya*, *Abou Yazid*, etc.

L'association entre prénoms ne se limite pas à ce phénomène. Dans certaines familles, on remarque que les prénoms de tous les enfants ont la même terminaison, ou qu'ils commencent tous par la même lettre, ou

qu'ils sont tous formés sur un modèle unique.

Dans le premier cas, un exemple courant est celui des prénoms se terminant par *-an*. Ainsi la fratrie réunira-t-elle des *Saadan, Uthman, Zaydan, Samaan*, etc. Une autre terminaison est courante : *aa*. Avantage : certains prénoms dans ce cas sont épiciques, aussi bien féminins que masculins. On aura alors dans la même famille des *Sanaa, Diaa, Alaa, Sanaa, Safaa, Rajaa*, etc.

Dans le deuxième cas, quand tous les prénoms commencent par la même lettre, on pourrait se poser la question sur le choix de la lettre. La première lettre du premier prénom peut s'imposer même si le choix initial n'était pas considéré dans cette perspective. Bien des familles réunissent des *Faris, Fouad, Farid, Firyal, Faiza, Fayrouz*, etc. Mais parfois, c'est plus subtil. En regardant bien, on découvre peut-être que le prénom du père ou celui de la mère commence par la même lettre. Est-ce du narcissisme ? Est-ce un cadeau fait à la mère dont le prénom n'est en général jamais révélé en dehors de la famille ? Est-ce une forme de superstition ?

Dans le troisième cas, quand les prénoms sont bâtis sur un modèle unique (même série de syllabes et mêmes voyelles), cela peut donner lieu à une série d'adjectifs ou de participes ou de noms d'action, etc. Difficile dans ce cas de détecter un message quelconque, à part un certain goût pour la symétrie ou pour l'ordonnancement des choses.

D'ailleurs, ce phénomène existe en France aussi et relève certainement d'une volonté de souder le noyau familial, surtout quand la fratrie vient de deux mariages ou davantage. Les demi-frères ou sœurs ajoutent au parent commun un aspect de leur prénom, si personnel, un trait qui les rapproche.

Un prénom qui en dit des choses !

Quand un homme porte un prénom bâti sur le modèle d'un diminutif, le message sous-jacent qu'il véhicule est qu'il est parmi les petits d'une grande fratrie, donc attention, il serait imprudent de l'agresser. C'est aussi une indication à celui qui porte ce prénom : il est aimé, non seulement des parents, mais aussi de tous les grands, frères et sœurs. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'aînés ayant un prénom formé d'un diminutif, avec un petit frère portant un prénom très agressif. Bien d'autres considérations entrent en jeu : musicalité, souvenir d'un défunt qu'on veut rappeler, ou, sait-on jamais, une dose d'ignorance ! Souvent, c'est une affection appuyée qui incite à songer au diminutif, très populaire depuis l'époque anté-islamique, et l'imagination va parfois à une invention touchante, comme *Shubayla (Petit Lionceau, au féminin)*.

Prenons un autre exemple d'une signification à la fois personnelle et sociale. A quoi pensait celui ou celle qui a appelé son petit *Sabghatullah (Teinture de Dieu)* ? Il y a fort à parier que ce choix portait un message : *pas de discrimination à l'égard de mon petit (noir) qui tient sa couleur de peau de Dieu ! Sinon, vous risquez de le payer cher le Jour du Jugement dernier !*

La connotation religieuse, très fréquente, traduit l'inquiétude des parents. Une des manières de se rassurer

serait d'associer le prénom du petit au nom d'un saint, comme en France, d'un personnage vénéré. Il peut être le saint local, ou un autre éloigné mais réputé. Il ne faut cependant pas se tromper de saint. Pas question de se référer à celui qui protège les adversaires. Les Orientaux pourraient s'étonner qu'une Algérienne s'appelle *Thaalabiyya*. Ils pourraient y percevoir l'idée d'une femme rusée comme un renard. Il n'en est rien. C'est une marque d'attachement au saint local qui porte le nom de *Al-Thaalabî*.

La popularité des prénoms bibliques chez les Arabes musulmans tient aussi de cette volonté d'inscrire la progéniture sous la protection de Dieu. L'Afrique subsaharienne n'échappe pas à cette règle. Elle y ajoute cependant une touche phonétique particulière qui trouve sa justification dans la puissante tradition orale des cultures africaines. On y rencontre des hommes qui s'appellent *Ibrahima*, *Youssufa*, *Adama*, etc. La voyelle finale est en réalité une flexion casuelle que les Arabes n'intègrent pas au prénom ; ils prononcent donc *Ibrahim*, *Youssuf*, *Adam*. Les Africains préfèrent prendre le nom tel qu'il est prononcé dans le texte coranique ou dans d'autres textes sacrés. Il est ainsi extrait d'un contexte grammatical précis dont il garde la trace. D'où quelques variantes : *Ibrahima* et *Ibrahimu*, *Youssufa* et *Youssufu*, *Fatimata* et *Fatimatu*, etc.

Rien n'est trop beau pour le nouveau-né !

Mais il n'est pas question de se plier à la pression des traditions familiales ou sociales si l'envie est là pour marquer d'un «vrai» prénom l'heureuse naissance. La langue arabe apporte alors son concours. Du singulier on passe au duel ou à une forme intensive qui rappelle par sa sonorité le duel. On appelle le petit *Salman*, ou *Saadán*, ou *Zaydan* ou *Muhammadayn* (Deux Muhammad). Ce dernier est cependant d'usage uniquement en Egypte. On peut même faire mieux : donner l'illusion d'un pluriel. Au lieu de *Saadán*, on appellera le petit *Saadoun* et ses frères seront, pourquoi pas, *Sahnoun*, *Hassoun*, *Hamdoun*, le -oun étant un suffixe de pluriel. Et pour ne pas créer de jalousie, une des filles s'appellera *Sabrin* ou *Sabrina*, -in étant aussi un suffixe de pluriel.

Entre masculin et féminin

Attention, la langue tend parfois des pièges. Certains prénoms hésitent à se choisir un genre/sexe. La question est plus complexe que chez les Français. Pour ces derniers, l'écrit écarte en effet la confusion (mis à part les cas de *Dominique*, *Claude*, *Camille*...). Mais en arabe, l'orthographe est commune et les prénoms en question sont vraiment épiciènes. Et par dessus le marché, ces prénoms peuvent changer de genre en passant d'un pays à un autre. Citons entre autres exemples : *Sabah* (Matin), *Raja* (Espérance), *Ihsan* (Bienfaisance), *Nour* (Lumière)... Cela ressemble au cas de *Andrea* : masculin en Italie, féminin et masculin en France. Le jeu de cache-cache entre masculin et féminin ne se limite pas à ces prénoms communs. De nombreux prénoms portant la marque finale dite "du féminin" (—*a* ou —*iyya*) sont parfaitement masculins⁽¹¹⁾. Et cela depuis des siècles. Parmi les contemporains du Prophète (6-7^{ème} s.) il y avait de nombreux guerriers fiers de s'appeler *Usama*, *Rabíaa* et *Rubayaa*, *Talha*, *Muaawiya*, *Hamza*, *Ubayda*, *Haritha*, *Umayya*, *Hudhayfa*, *Ruwaha*, *Al-Mughira*, etc. Aujourd'hui des dizaines de prénoms semblables sont couramment choisis, en Egypte

notamment. Cet usage très ancien mérite des recherches supplémentaires, voire une étude approfondie. S'agit-il d'une réplique au sein d'une fraterie, quand, par exemple, l'aîné s'appelle *Harith*, son cadet porte la variante féminisée *Haritha* ? Ou le contraire ? Ou s'agit-il d'une glorification de la féminité dans un système matriarcal très ancien ? Y avait-il des limites géographiques pour cet usage dans l'Arabie anté-islamique, dans les centres urbains, par exemple ? A notre époque, un écrivain algérien s'est donné le nom de *Yasmina Khadra*, pour rendre hommage à sa femme, semble-t-il. Il y a là, abstraction faite des motivations personnelles, comme une résurrection de cette tradition très ancienne.

Ajoutons que certains noms composés masculins qui perdent un élément peuvent devenir également féminins. C'est le cas, par exemple, de *Nour* (issu du masculin *Noureddin*).

Certains prénoms changent de genre quand ils viennent d'une autre langue. C'est le cas de *Fayrouz* qui désignait un héros de l'épopée persane *Shâhnâmé* et qui est porté chez les Arabes par les femmes. Parfois c'est le temps qui fait son œuvre : le prénom *Riyad* était féminin au Moyen-Âge et il est aujourd'hui masculin.

Notons enfin que le genre grammatical d'un mot ne limite pas son usage au sexe correspondant. Beaucoup de mots masculins sont employés comme prénoms féminins : *Amal, Sabah, Raja, Ihsan, etc.*

L'ambiguïté du sens

Une autre forme d'hésitation caractérise certains prénoms, sans doute «transits», qui reviennent après un «séjour» prolongé auprès des Turcs et des Perses. Un Arabe dira sans réfléchir que *Raouf*, prénom masculin, signifie «Clément», tout en étant embarrassé pour expliquer la forme de *Ra'fat*, toujours prénom masculin ! Mais, vaguement, il ressentira la présence de la racine (R'F) qui évoque la compassion, la clémence. On pourrait dire la même chose des prénoms ayant la terminaison «i», tels *Saadi, Husni, Fikri, Hamdi, Wajdi, Qadri, etc.* Le «i» final résonne comme un possessif (1^{ère} personne du singulier) mais il peut être perçu comme une marque d'adjectif de relation. Dans un cas comme dans l'autre il s'agit d'un élément troublant, empêchant le sens d'être immédiat, d'où sans doute une charme supplémentaire. Cela étant dit, cette terminaison en «i» tient peut-être sa popularité de l'affection qu'elle suggère par sa ressemblance au possessif. Elle rappelle aussi tous les termes affectifs que les Arabes utilisent comme métaphore en s'adressant aux enfants et aux proches : *rouhi* (mon âme), *ayni* (mes yeux), *habibi* (mon amour), *hayati* (ma vie), *qalbi* (mon cœur), etc. Y a-t-il en plus un lien avec une influence persane, vu la fréquence de noms et prénoms iraniens ayant cette terminaison ? Difficile à dire.

Une autre source d'ambiguïté vient de la forme du prénom. Ceux, féminins, qui se terminent par un *a final* ne constituent pas des mots communs. Leur sens est suggéré, sans précision. Que veut dire *Layla* ? Que veut dire *Lubna* ou *Salma* ? Le prénom le plus diffusé parmi les femmes arabes est celui de *Layla*, immortalisé par la poésie de *Qays*, dit *le Fou*. Il ne manque pas d'érudits pour dissenter sur le sens de ce prénom, mais son succès ne viendrait-il pas de son mystère ? Celui de *Salma* aussi. Etait-ce *Salmâ'*, féminin de *Aslam*, puis métamorphosé pour ajouter une touche de superlativité ? Celui de *Lubna* est encore plus

mystérieux, et donc prisé aussi.

Comment faire moderne ?

Appeler aujourd'hui sa fille *Khadija* ou son fils *Abdulhaq*, n'est pas du goût de tout le monde. Dans les villes modernes où la vie à l'occidentale l'emporte sur les traditions, on a plutôt tendance à puiser dans les prénoms étrangers «importables» (*Hélène, Suzanne, Vénus, Evelyne*), ou qui, aussi arabes qu'ils soient, ont quelque chose de «moderne» (*May, Suha, Maha, Nada, Rayya, etc.*). Cela n'exclut bien sûr pas des choix qui s'opèrent par attachement à une référence donnée, une œuvre, un personnage littéraire ou artistique, etc. Certains couples mixtes donnent parfois à leurs enfants un prénom composé rappelant les deux cultures. Il n'est pas exclu de rencontrer en France des *Charles-Amir, Philippe-Ayman, Anne-Aïcha, Laure-Iman, etc.* C'est d'ailleurs un terrain fertile quand l'imagination est débordante. De très jolies sonorités sont potentiellement en attente de preneur !

Inventer un nouveau prénom

Un débat récent sur le choix de prénom dans les familles issues de l'immigration a agité un temps les médias en France. La question est totalement étrangère à la culture arabe. L'existence d'une liste (calendrier) officielle de prénoms ne pourra s'appliquer chez les Arabes qu'à la suite d'un séisme politique historique avec l'instauration d'un pouvoir absolu et tyrannique. La liberté est presque totale en matière de prénoms, que ce soit aujourd'hui ou par le passé. En dehors du bon sens, rien n'interdit d'appeler sa fille *Karitha* (Catastrophe) ou son fils *Zalzal* (Séisme) ! Heureusement, personne ne se prête à cet exercice infâme. Mais il arrive, à des parents «sensés», d'oser quelques prénoms «lourds» tels que *Intisar* (Victoire), *Istiqlal* (Indépendance), *Nidal* (Lutte), *Intifada* (Soulèvement), etc. Par pitié pour les futurs nouveaux-nés, nous renonçons à donner d'autres exemples sur ce registre. Cela dit, on peut comprendre que certains contextes poussent les parents à afficher un message hors norme mais clair pour des raisons qui leur sont propres. Un couple palestinien dans les années 1950 qui avait été chassé par les Israéliens de la ville de Jénin a donné le nom de la ville à leur fils aîné, ami de jeunesse, né en exil. Un autre ami, syrien, tenait avec sa femme à montrer l'attachement familial à l'intégrité du pays : sa fille aînée s'appelle *Joulan*. Beaucoup d'autres exemples existent un peu partout. Mais cela reste globalement isolé.

Rappelons simplement que les noms des fleurs passent toujours bien et que tout n'est pas déjà utilisé. Prenons quelques exemples — attention : la correspondance entre nom français et nom arabe, en matière de fleurs, est approximative ; en revanche l'étymologie, elle, est plus fiable, comme dans le cas de *Yassamin* = Jasmin :

Banafsaj = Violette, Pensée / *Narjis* = Narcisse / *Warda* = Rose / *Sawsan* = Lis, Iris / *Nasrin ou Nisrin* = Eglantier / *Zanbaq* = Lilas, Lys / *Zahra* = Fleur / *Zuhour* = Fleurs / *Qurunful* = Œillet / *Uqhuwan* = Chrysanthème, Marguerite / *Full* = Œillet

Rappelons aussi que l'originalité laisse libre cours à l'imagination. Signalons dans ce domaine le cas

singulier de *Malikchah*. Ce prénom ancien, issu d'un surnom, associe un mot arabe et un autre persan ayant le même sens : roi. Oserait-on porter un tel prénom en Europe : *Roiking* ! *Roiré* ! *Reking* ! *Rekönig* !

«Prénom caché»

Si vous voulez garder l'amitié d'un Arabe, ne lui demandez jamais le prénom de sa mère. Non seulement, il ne comprendra pas l'objet de la question, mais il sera incapable de vous expliquer pourquoi cela le heurte profondément. C'est inné, inconscient. En réalité, cela peut se comprendre assez facilement. Si la *nisba* (adjectif de relation) affiche la mère et non le père comme l'exige la règle, cela veut dire que l'on est face à un "bâtard" dont le père est non identifié. L'exception de *Issa bnu Maryam* (Jésus fils de Marie) n'est donc pas exportable vers les communs des mortels.

«Dis-moi ton prénom, je te dis d'où tu viens !»

Disons-le tout de suite : ce titre est purement démagogique. Naturellement, l'idéal ici serait de parvenir à établir des critères d'identification permettant, à partir d'un prénom, de situer dans le temps et dans l'espace (géographique et social), avec une marge d'erreur réduite, le personnage concerné. Mais il est probablement impossible d'y parvenir, même dans le cadre d'une recherche de longue haleine. Nous allons donc nous contenter de quelques éléments épars mais significatifs :

- La contraction de l'article défini *Al-* en *L-* est typiquement maghrébine. On ne trouvera jamais un Oriental se prénommant *Larbi* ou *Lamîn* ou *Lahssin* ou *Lakhal*, etc.

- Une autre contraction est maghrébine : *Abou* devient *Bou* ou *Bi*. Ainsi, un *Bouaalam*, un *Boubakr*, un *Biliid*, un *Bilhassan* (Belahcen) ou un *Bilqassim* (Belkacem) ne peuvent en aucun cas être originaires du Moyen-Orient.

- A l'inverse on ne rencontrera pas en principe de *Abd Ali* ou de *Abd al-Husayn* (prénoms chiites) dans les pays du Maghreb.

- Dans les familles traditionnelles musulmanes, on peut rencontrer des petits *Abdulkarim*, *Abdulqadir*, *Abduljabbar*, etc. Cela est beaucoup moins probable dans les quartiers «modernes» où le modèle occidental est obsédant.

- Dans les familles musulmanes arabes, il est inutile de chercher un *Mikhail* ou un *Butrus*, mais il n'est pas exclu qu'un non-Arabe prénommé *Paul* soit musulman, comme en Afrique ; le phénomène inverse existe en Amérique latine où de vrais catholiques se prénomment *Omar*, *Ismaël*, *Fatima*, *Asmar*, *Gadaloup*, etc.

- Si on se trouve en présence d'un *Butrus* et d'un *Byar* (les deux correspondant à Pierre), on pourrait sans grand risque d'erreur penser que le deuxième est libanais, le premier étant soit syrien soit égyptien, ou encore libanais mais âgé.

- Des *Abdurrassoul* (Serviteur du Messager) ou *Abdunnabi* (Serviteur du Prophète) ou *Abdulhussayn*

(Seviteur d'al-Husayn), et encore moins *Abdulaima* (Serviteur des Imams) ne peuvent en aucun cas être saoudiens. L'Arabie Saoudite interdit en effet l'extension de la composition *Abd-(attribut divin)* aux noms autres que les attributs de Dieu.

- Il n'est pas exclu de rencontrer aussi des *Abdulmassih* (Serviteur du Christ) dans les pays à fortes communautés chrétiennes. Dans tous ces cas, le sens de *Abd* est clairement "serviteur" ou "fidèle" et non "esclave".

- Pour des raisons historiques et idéologiques, certains prénoms rappelant des personnalités emblématiques sont bannis chez les chiites (Irak, Liban, Golfe, Iran...) : *Omar, Uthman, Aboubakr, Muawiya, Yazîd, Aïcha, Marwan, Zubayr, Talha, etc.*

- Quelques prénoms sont plutôt caractéristiques d'un pays précis. En voici quelques uns à titre d'exemples : *Khalifa* (pays du Golfe, mais aussi Tunisie), *Muhammadayn* (Egypte), *Hasanayn* (Egypte), *Abdulqadir* (= Abdelkader, mieux diffusé au Maghreb), *Muwaffaq* (Irak), *Jassim* (Irak et Golfe)...

Ce court voyage à travers les prénoms arabes montre qu'un prénom n'identifie pas seulement l'individu qui le porte, mais aussi, par une ou plusieurs facettes, le groupe dont il fait partie : famille ou clan. Il peut aussi afficher une volonté de n'appartenir à aucune entité sociale connue. De même l'ensemble des prénoms d'un groupe reflète-t-il une vision sociale, philosophique ou politique de l'univers dans lequel il évolue. Des parents qui attribuent à leurs fils des prénoms de généraux célèbres ne délivrent pas le même message que ceux qui donnent à leurs enfants des prénoms de philosophes, d'écrivains ou d'artistes célèbres. Le choix de prénoms très courants ou au contraire très rares rappelle l'histoire d'une famille à un moment donné : désir d'intégration, d'attachement à une origine, d'intérêt pour une identité quelconque. Il n'en demeure pas moins que c'est une personne qui le portera toute sa vie et la moindre des choses serait de l'accueillir au monde avec un beau cadeau, un prénom bien choisi.

Ghalib Al-Hakkak

Juin-Septembre 2019 / version simplifiée septembre 2021

NB : il s'agit d'une version simplifiée de l'introduction d'un ouvrage qui présente près de deux mille prénoms utilisés par les Arabes à travers les siècles, avec leur graphie arabe et leur signification. ISBN : 978-1074800154